Présentation

Henri III, la rhétorique et l'Académie du Palais

CLAUDE LA CHARITÉ
Université du Québec à Rimouski

« Si l'éloquence est reine de toutes choses, ainsi que quelque poète l'a laissé par escript,
il n'y a Roy, tant soit grand et puissant, qui ne doibve desirer
de l'avoir pour sa compagne »
Jacques Amyot, *Projet de l'éloquence royale* (1579)

Si Louis XV était considéré comme le roi bien aimé, Henri III, le dernier des Valois à régner sur la France de 1574 à 1589, aurait mérité à coup sûr le surnom de roi « bien disant », tant, malgré les vicissitudes de son règne, il se montra toujours attaché à l'idéal humaniste de la toute-puissance de la parole éloquente, même au plus fort des guerres civiles qui atteignirent leur apogée sous son règne. À une époque, la nôtre, marquée par la résurgence de la violence politique et, corollairement, par le recul de l'éloquence publique, le cas de Henri III est riche d'enseignements.

Cette réputation de roi éloquent, reconnue de tous, même de ses adversaires, ne semble pas avoir été usurpée. En fait, ce monarque fit mentir l'adage latin prêté à Cicéron selon lequel « on naît poète, mais on devient orateur » (*poetae nascuntur, fiunt oratores*), car, suivant la belle formule de Pierre Chevallier, il était un « orateur-né »¹.

Il s'agira, dans un premier temps, de recenser les témoignages qui, au delà de toute partialité, établissent le talent oratoire de Henri III et son souci de le cultiver par des leçons de rhétorique dans le cadre de son Académie du Palais. Dans un second temps, nous nous attacherons à présenter un état de la recherche sur Henri III et l'éloquence, avant d'esquisser les perspectives dont procède le présent numéro. Enfin, dans un troisième temps, nous présenterons les cinq articles de ce dossier.

I. L'éloquence naturelle de Henri III et son souci de la formation rhétorique

La vocation éloquente de Henri III se manifesta bien avant son accession au trône. En 1569, au premier anniversaire de sa nomination à titre de lieutenant-général

du royaume, Henri, alors duc d'Anjou, tint à rendre compte de son mandat devant la Cour. Voici comment Philippe Erlanger reconstitue l'événement :

Le lendemain [29 août], devant les souverains et les hauts dignitaires, il exposa longuement la manière dont il avait exercé sa charge depuis un an, les résultats obtenus, ceux qu'il espérait atteindre. Il possédait un don d'éloquence naturelle et tenait d'Amyot l'art de balancer harmonieusement les périodes. Débité avec une science d'orateur, son discours causa une sensation profonde².

Au reste, Jacques Amyot, qui avait été son précepteur dès 1557, corrobore le caractère inné de l'éloquence de son ancien pupille, en évoquant « [son] excellent naturel, qui [le] fait bien dire de naissance »³.

À la séance du 6 décembre 1576 des États Généraux de Blois, Jean Ebrard, baron de Saint-Sulpice, témoigne de l'effet de l'éloquence du nouveau roi de France sur son auditoire : « Le roi fit une harangue la mieux dite, la plus éloquente et prononcée de la meilleure grâce qui se peut désirer, tellement que tout le monde est demeuré ébahi⁴. »

Représentant du clergé à ces mêmes États Généraux, Guillaume de Taix insiste sur la maîtrise du *pathos* chez ce roi orateur :

La plus belle harangue qui fut jamais ouye, non pas d'un roy, mais je dis d'un des meilleurs orateurs du monde, et eut telle gravité et douceur à la prononcer, qu'il tira les larmes des yeux à plusieurs, du nombre desquels je ne me veux exempter ; car je senty, à la voix de ce prince, tant d'émotion en mon ame, qu'il fallut malgré moy, que les larmes en rendissent tesmoignage : il remonstra avec tant de pitié les miseres de ce royaume, fit avec tant de vivacité entendre le regret qu'il en avoit, etc⁵.

Ce don pour la parole ne se manifestait pas seulement dans la grande éloquence officielle, mais pouvait aussi bien, selon le jugement *a posteriori* de François de Mézeray au tome III de son *Histoire de France* (1646), se donner à voir et à entendre de façon tout à fait improvisée :

[...] il se rendit si éloquent avec la disposition naturelle qu'il y avoit, que s'il pouvoit y avoir de l'excez à une si belle chose, il auroit eu sujet de dire qu'il l'étoit trop ; Aussi se plaisoit-il merveilleusement aux grandes assemblées et aux actions d'apparat, où il se trouvoit que sa harangue estoit toujours la plus belle, et que même les réponses qu'il faisoit sans premeditation aux Deputez et aux Ambassadeurs, valoient mieux que leurs pieces préparées avec beaucoup d'art et de peine⁶.

Une fois encore, c'est le témoignage de Jacques Amyot qui vient confirmer cette aptitude de Henri de Valois à improviser éloquemment lors d'entrevues et de parlements avec ses homologues :

[...] la force et dignité de l'éloquence Roïale se monstre principalement quand [les rois et princes] s'entrevoient et parlementent ensemble [...]. Vous mesme aussi, SIRE, au retour de vostre Roïaume de Poloigne, feistes voir combien peult la vertu de bien dire a la seigneurie de Venise, et au duc de Savoye, et a plusieurs autres princes et potentats⁷.

Cette réputation d'habile orateur lui était reconnue, non seulement par ceux qui étaient acquis à sa cause, mais même par ses plus farouches adversaires comme Agrippa d'Aubigné⁸. Dans son *Histoire universelle* (1616), ce dernier reproduit *in extenso* la harangue prononcée aux États Généraux de 1576, parce que, écrit-il, « malgré son habitude d'apporter des retranchements aux longues harangues, il n'a osé toucher à celle d'un roi si bien disant »⁹. Dans les *Lettres touchant quelques pointns de diverses sciences* (ca 1616), le même Aubigné insiste aussi sur le sens de la repartie spirituelle chez ce roi qui sait bien dire autant en contexte formel que dans une conversation improvisée :

Ce Prince savoit bien dire quand on blasmoit les escrits qui venoyent de la Cour de Navarre de n'estre pas assez coulants : *Et moy, disoit-il, je suis las de tant de vers qui ne disent rien, en belles et beaucoup de paroles ; ils sont si coulants que le goust en est aussy tost escoulé : les autres me laissent la teste pleine de pensees excellentes, d'images et d'emblemes desquels ont prevalu les anciens. J'ayme bien ces vins qui ont corps, et condamne ceux qui ne cherchent que le coulant à boire de l'eau*¹⁰.

Pierre de l'Estoile, sans être aussi hostile qu'Aubigné, fit néanmoins souvent preuve d'un esprit extrêmement critique à l'égard du souverain dans son célèbre journal. Cette posture ne l'empêche cependant pas de reconnaître l'évidence, par exemple dans l'entrée du 10 janvier 1587, lorsque le roi réunit au Louvre des conseillers du Parlement de Paris, le Prévôt des Marchands, des échevins et des bourgeois parisiens :

[...] le Roy [...] fit entendre qu'il s'estoit resolu de faire la guerre à toute outrance à ceux de la nouvelle opinion, tant qu'il en eust le bout, qu'il esperoit avoir dans deux ans ; avoit enjoint à tous ses officiers de se saisir de leurs personnes et faire vendre leurs biens, tant meubles qu'immeubles pour subvenir aux frais de la guerre qu'il deliberoit de leur faire, et en laquelle il se vouloit trouver en personne, et y mourir, si besoin estoit. Sur quoi, Sa Majesté aiant fait une petite pause, ceste harangue fut reçuee avec joie et acclamation d'un chacun¹¹[.]

De la même manière, dans sa relation des États Généraux de 1588, le diariste insiste sur la prestance oratoire majestueuse de Henri III et l'effet de sa harangue sur le duc de Guise qui perd contenance :

La harangue du Roy, qu'il prononça avec une grande éloquence et majesté, ne fust gueres agreable à ceux de la Ligue, pource que ce prince, tout dissimulé qu'il estoit, donna assez à congnoistre par ses paroles que leurs actions et deportemens ne lui plaisoient point ; et qu'il avoit je ne sçai quelle envie, engravée bien avant dans le cœur, de se ressentir de l'injure que lui avoient faite les Parisiens, le jour des Barricades, à l'instigation du duc de Guise. Lequel en fust fort indigné et fâché, jusques à changer de couleur et perdre contenance, en oiant parler le Roy¹²[.]

À nouveau, c'est un roi maître des passions de ses auditeurs que le témoignage de Pierre de l'Estoile met en scène.

Étienne Pasquier, pour qui, comme pour Montaigne, « [l]e pire scandale avait été peut-être [...] de voir Henri III [...] entrer dans la lice délibérative »¹³ selon Fumaroli, ne peut s'empêcher de reconnaître la beauté de sa harangue, même s'il désapprouve l'attaque à l'endroit du duc de Guise : « Le Roy a fait une belle harangue au peuple, pour lui faire paroître de quelle dévotion il entendoit besoigner à ce rétablissement des affaires de son royaume »¹⁴.

À cette éloquence royale, on pourrait objecter que Henri III disposait de rédacteurs à son service et que son éloquence était d'abord celle de ses officiers. On sait, entre autres, que la harangue de 1576 a été rédigée par Jean de Morvilliers, celle de 1588 par Jacques Davy Du Perron, qu'en outre le roi avait à son service un certain Autron « dont sa Majesté se servoit pour les harangues qu'il avoit à faire »¹⁵. Nous disposons cependant d'un témoignage fort précieux de Du Perron qui montre à quel point Henri III jugeait nécessaire de s'approprier les harangues qu'on lui écrivait : « Le roi ne jugea pas devoir [...] prononcer [la harangue] ainsi qu'elle lui avait été donnée, mais en prit les principaux lieux qu'il étendit et accommoda selon la partie et la trempe de son esprit¹⁶. »

Au-delà des témoignages des contemporains, le plus important reste que le roi ne se contenta pas de cette éloquence innée, mais qu'il chercha à la cultiver et à la faire fructifier grâce aux leçons de certains des plus brillants humanistes de sa Cour. En fait, dès son règne polonais, il écrivit à Pibrac pour lui demander de lui enseigner « la façon de bien faire harangues » et « ce qui est requis pour bien parler »¹⁷, sans que l'on sache toutefois si cette demande resta lettre morte. À son retour de Cracovie, Henri III chercha à acquérir une formation intellectuelle digne de ses responsabilités politiques, en prenant des leçons d'appoint notamment en rhétorique et en latin et en sollicitant des réflexions sur le bon usage des passions dans le cadre de son Académie du Palais.

Or, trois traités d'éloquence à l'usage de Henri III nous ont été transmis qui dateraient tous, d'après Robert J. Sealy¹⁸, de 1579 : l'*Avant-discours de rhetorique, ou Traitté de l'eloquence* de Jacques Davy Du Perron, le *Projet de l'eloquence royale* de

Jacques Amyot et la *Rhetorique françoise faicte particulièrement pour le roy Henry 3* de Germain Forget. Nous disposons par ailleurs, notamment, de la version imprimée de la harangue prononcée aux États Généraux de 1576¹⁹, de deux traductions latines²⁰ de cette même harangue, de plusieurs versions imprimées de celle que fit Henri III aux des États Généraux de 1588²¹.

II. État de la recherche et perspectives sur Henri III et la rhétorique

À ce jour, aucune étude d'ensemble n'a été consacrée à ces textes qui témoignent de la formation comme de la pratique oratoires de Henri III.

Commençons par les travaux généraux sur Henri III.

Si la thèse de Jacqueline Boucher de 1977, *Société et mentalités autour de Henri III*, et la biographie que Pierre Chevallier consacra au roi en 1987 firent beaucoup pour dissiper la légende noire du dernier des Valois, elles n'évoquent en revanche que très rapidement la formation rhétorique dont il bénéficia à l'Académie du Palais. Pour Boucher et Chevallier, les leçons d'éloquence servent surtout à montrer que, plus qu'aucun autre monarque de la Renaissance, Henri III a été un roi « intellectuel »²². De même pour sa pratique de la parole publique, l'historienne et le biographe évoquent sommairement la bonne réputation qu'il s'était acquise dans ce domaine²³, sans chercher à analyser la pratique oratoire du roi. À ce chapitre, les biographies plus récentes, par exemple celle de Jean-François Solnon en 2001²⁴, n'ajoutent rien.

La même absence se constate dans les monographies sur Amyot, sur l'histoire de la rhétorique ou sur celle de l'Académie du Palais.

Dans la *Vie de Jacques Amyot* (1941), Alexandre Cioranescu se contente en effet d'évoquer les trois traités, de suggérer leur complémentarité, sans toutefois analyser aucun des trois²⁵.

Dans son ouvrage pionnier, fondateur de l'histoire de la rhétorique, *L'Âge de l'éloquence* (1980), Marc Fumaroli, quant à lui, consacre en tout trois pages au seul *Projet de l'éloquence royale* de Jacques Amyot²⁶. Il se refuse toutefois à mettre cet enseignement en relation avec l'exercice de la parole politique de Henri III, en faisant valoir l'opinion défavorable des contemporains, inaccoutumés à ce qu'un roi très chrétien débattenne dans l'arène politique comme un simple sujet. Son analyse du traité est cependant intéressante, dans la mesure où elle montre la dette d'Amyot à l'égard du *De elocutione* de Démétrios de Phalère, un traité de rhétorique hellénistique redécouvert à la Renaissance. Les deux autres traités écrits à l'usage du roi sont passés sous silence.

Robert J. Sealy propose, par ailleurs, une brève paraphrase des trois rhétoriques royales dans son ouvrage *The Palace Academy of Henry III* (1981). Si sa contribution est de loin la plus importante quantitativement, couvrant plus d'une dizaine de pages²⁷, il s'attache à montrer que les trois textes auraient été en fait des discours académiques prononcés au Louvre, en présence de Henri III, lors des dernières séances de l'Académie du Palais, sans doute au début de l'été 1579 et, à coup sûr, avant la surdité partielle du roi survenue au début de septembre de la même année. Les considérations proprement rhétoriques sont absentes, de même que toute référence aux harangues ou aux discours prononcés par le roi.

Alex Gordon, quant à lui, dans *Ronsard et la rhétorique* (1970), présente sommairement l'ensemble des traités de rhétorique du XVI^e siècle. À cette occasion, il passe en revue le traité de Forget²⁸, sans toutefois le situer dans l'histoire de la rhétorique et sans le relier à la pratique oratoire du roi. Ce qui est compréhensible dans la mesure où l'objet de la monographie est plutôt le rapport du chef de la Pléiade à la rhétorique. Son analyse a le mérite d'attribuer, à la suite de Raymond Lebègue, la *Rhetorique françoise faite particulièrement pour le roy Henry 3*, que l'on considérait jusqu'alors comme anonyme, à Germain Forget, sur la base du manuscrit conservé à Carpentras. Dans un article publié dans *Romance Notes* en 1982–1983²⁹, Gordon revient sur ce traité, en proposant de le rapprocher de la pensée de Pierre Ramus, important réformateur de la rhétorique à la Renaissance.

Kees Meerhoff, enfin, dans *Rhétorique et poétique au XVI^e siècle* (1986), consacre une brève section à la *Rhetorique françoise* de Germain Forget³⁰, dans la mesure où il s'agit d'un traité d'inspiration ramiste. Reprenant les conclusions d'Alex Gordon, il les nuance, en supposant que l'auteur de ce traité a utilisé comme source non pas la *Rhetorique françoise* (1555) du ramiste Antoine Fouquelin, mais sans doute une des éditions de la *Rhetorica* (1548) du non moins ramiste Omer Talon et cela uniquement pour l'*elocutio*. Les deux autres traités à l'usage du prince ne sont pas abordés et la théorie rhétorique n'est pas confrontée à la pratique oratoire de Henri III.

Passons maintenant aux rééditions des rhétoriques à l'usage du roi.

Des trois traités, seul le *Projet de l'éloquence royale* d'Amyot a fait l'objet d'une réédition moderne intégrale par Philippe-Joseph Salazar en 1992³¹. Il s'agit d'une édition grand public, en orthographe modernisée, avec une annotation réduite à l'essentiel. La courte introduction, riche d'intuitions fécondes, adopte une perspective téléologique et cherche à voir Henri III comme le précurseur de toute une lignée d'hommes politiques français éloquents jusqu'à Charles de Gaulle. L'histoire de la rhétorique est l'angle mort de cette présentation, dans la mesure où l'introduction se soucie de situer le traité d'Amyot davantage en aval, c'est-à-dire par rapport à

l'évolution ultérieure de l'éloquence politique française, qu'en amont, par rapport à l'histoire de la rhétorique à la Renaissance. Le même Philippe-Joseph Salazar a donné, dans son anthologie des manuels d'éloquence de 2003³², un court extrait de l'« Avant-Discours, ou Traitté de l'éloquence » de Jacques Davy Du Perron. La notice et l'annotation sont là encore réduites à l'essentiel.

Au XIX^e siècle, Philippe-Denis Pierres avait procuré en 1805 une édition du *Projet de l'éloquence royale* de Jacques Amyot d'après un manuscrit autographe aujourd'hui perdu. L'introduction qui tient en une page et demie³³ reste très générale et l'édition ne comporte aucune annotation. Giulio Camus avait, quant à lui, donné en 1887³⁴ une édition de la *Rhetorique françoise faicte particulièrement pour le roy Henry 3* à partir du manuscrit conservé à la Bibliothèque de la Maison d'Este de Modène. Cette édition aujourd'hui rarissime comporte de nombreuses erreurs dans l'annotation comme dans la présentation, l'éditeur supposant entre autres que ce traité aurait aussi été écrit par Jacques Amyot.

En somme, on ne trouve donc aucune édition critique des traités de rhétorique à l'usage de Henri III ou des harangues du roi. Les rares travaux qui évoquent la formation oratoire du dernier des Valois se contentent d'en résumer le contenu ou d'évoquer un aspect particulier (l'attribution du traité anonyme, l'influence de Démétrios de Phalère ou de Ramus), sans jamais toutefois les replacer dans l'histoire de la rhétorique et sans jamais analyser la pratique oratoire du roi comme une éventuelle mise en application de cet enseignement reçu à l'Académie du Palais. À cet égard, il faut noter le silence complet de la monumentale *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne 1450–1950* (1999)³⁵ sur les rhétoriques à Henri III.

Par ailleurs, dans les dix dernières années, les travaux historiographiques sur Henri III se sont multipliés et ont complètement renouvelé notre compréhension de son règne. Même s'ils ne concernent jamais directement les traités rhétoriques ou la pratique oratoire du monarque³⁶, ils éclairent cependant d'un jour nouveau l'affirmation du pouvoir sous le règne du dernier Valois, par l'organisation de sa cour (Jacqueline Boucher, *La cour de Henri III*, 1992³⁷) par son mécénat (*Henri III mécène*, 2006³⁸), grâce aux nouvelles modalités de dispensation de la faveur royale (Nicolas Le Roux, *La Faveur du roi*, 2001³⁹), par le recours à la « pratique » comme moyen d'influencer l'opinion publique (Xavier Le Person, « *Pratiques* » et « *practiqueurs* », 2002⁴⁰) ou par l'ambivalence du rôle de roi martyr (Nicolas Le Roux, *Un régicide au nom de Dieu*, 2006⁴¹).

Il est temps désormais de prendre appui sur ce renouvelé historiographique pour proposer la première « analyse conjugée » de Henri III rhéteur, comme l'appelaient déjà de ses vœux Salazar dans son édition de 1992⁴².

L'exploration d'une telle problématique de recherche est particulièrement à propos dans une époque comme la nôtre où la violence sous toutes ses formes compromet à nouveau l'exercice de la parole éloquente comme instrument de consensus et de cohésion politique.

III. Présentation des articles du dossier

C'est pour mieux comprendre les splendeurs et les misères de cet idéal de la toute-puissance de la parole éloquente sous le règne du dernier des Valois que les cinq chercheurs de ce dossier ont uni leur savoir et leur expertise pour éclairer différentes facettes de la rhétorique de Henri III, notamment à l'Académie du Palais. Ce projet est issu en partie de la séance « Henri III rhéteur » du XVI^e congrès international de l'International Society for the History of Rhetoric, tenu à Strasbourg en juillet 2007, et de la séance « Henri III et la rhétorique » organisé dans le cadre du colloque annuel de la Société canadienne d'études de la Renaissance, à Vancouver, en juin 2008.

L'article de François Rouget, intitulé « Les orateurs de "La Pléiade" à l'Académie du Palais (1576) : étude d'un album manuscrit ayant appartenu à Marguerite de Valois », étudie les annotations autographes de la sœur de Henri III sur un manuscrit renfermant des discours académiques. Ces annotations de la main de celle que Brantôme surnommait « seconde Minerve ou deesse d'éloquence » révèlent une préoccupation rhétorique en phase avec la formation oratoire du roi. En marge d'un discours de Desportes sur la supériorité des vertus intellectuelles sur les vertus morales, Marguerite de Valois ajoute deux *exempla* d'hommes illustres qui, au terme de leur vie active, ont choisi une retraite contemplative : Scipion l'Africain et Lucullus. Déjà par cette seule pratique d'ajouter aux *exempla*, la reine de Navarre anticipe sur la leçon d'Amyot qui, dans son *Projet de l'éloquence royale*, veut faire en sorte que son élève surpasse tous les autres princes « pour l'auctorité des exemples⁴³ ». Par ailleurs, cette manière toute rhétorique de recevoir une leçon de philosophie morale montre à quel point les débats sur les vertus ou les passions au cours des premières réunions de l'Académie du Palais ont pu servir de propédeutique aux leçons de conclusion sur l'éloquence. En plus d'apporter la preuve que Baïfa bel et bien participé aux activités de l'Académie et d'attribuer avec certitude certains autres discours dont la paternité était jusque là conjecturale, le manuscrit de Marguerite de Valois montre comment la formation oratoire du roi s'est faite en amont des leçons d'éloquence proprement dites et bien avant la présentation des trois traités écrits à son usage. Ainsi, dans son discours « Des passions humaines, de la joie et de la tristesse, et quelle est la plus

vehemente », Baïf décalque sa présentation de celle des passions morales dans la *Rhétorique* (II, 2–11) d'Aristote, devançant le conseil de Du Perron qui, dans son *Avant-discours de rhétorique, ou Traitté de l'éloquence*, fait valoir que tout orateur doit d'abord « cognoistre parfaitement toute la nature des passions, des mouvements et des affections, dautant que le principal office de l'éloquence consiste à les exciter, ou à les apaiser »⁴⁴. De même, dès les premières lignes du chapitre I du *Projet de l'éloquence royale*, Amyot estime qu'il n'y a « rien tel que de sçavoir par bien dire manier une multitude d'hommes, chatouiller les cueurs, maîtriser les volontés et passions, voire les pousser et retenir a son plaisir, et, par manière de dire, en porter l'esperon et la bride pendus au bout de la langue »⁴⁵.

La contribution de Claude La Charité, intitulée « Les trois institutions oratoires à l'usage de Henri III : un *compendium* des traditions latine, hellénistique et humaniste », présente sommairement chacun des traités et leur auteur, et reconstitue l'ordre dans lequel ils furent sans doute présentés en tant que discours au monarque à l'Académie du Palais en 1579. Cet ordre qui va du plus général au plus particulier offre par ailleurs un inventaire fort intéressant, bien que sommaire, des différentes traditions de l'*ars bene dicendi*. Ainsi, dans l'*Avant-discours de rhétorique, ou Traitté de l'éloquence*, qui ouvre à coup sûr la série en raison de son titre d'« Avant-discours », Jacques Davy Du Perron s'attache à montrer l'utilité de la rhétorique dans un régime monarchique, voire sa nécessité en contexte de guerres civiles, dans le sillage du *Dialogue des orateurs* de Tacite. Il résume par ailleurs Cicéron et Quintilien en définissant la rhétorique comme un art qui, supposant une nature éloquente, est susceptible de perfectionner cette éloquence naturelle grâce à la pratique et à l'imitation. Après ce discours théorique sur les conditions de possibilité d'un enseignement rhétorique, Jacques Amyot, dans le *Projet de l'éloquence royale*, énonce les préceptes généraux d'une éloquence propre à un roi. Pour ce faire, il résume et adapte le traité moral de Plutarque intitulé « Instruction pour ceulx qui manient affaires d'estat » qu'il avait traduit en 1572. Plus généralement, Amyot met à la portée de Henri III une sorte d'épitomé de la tradition hellénistique, en empruntant également à Denys d'Halicarnasse et à Démétrios de Phalère. De cette manière, sa contribution vient compléter le traité de Du Perron qui proposait une synthèse de la tradition latine. Enfin, dans la *Rhétorique françoise faite particulièrement pour le roy Henry 3*, Germain Forget propose un catalogue raisonné des procédés de style. Cette rhétorique réduite pour l'essentiel à l'*elocutio* prend acte des innovations introduites dans le domaine rhétorique à la Renaissance, en particulier par Pierre Ramus. Elle offre par ailleurs, pour chacun des procédés, des exemples particuliers tirés surtout du théâtre tragique de Robert Garnier, afin de nourrir l'*imitatio* et

l'*exercitatio* du roi. L'ensemble des trois traités se présente par le fait même comme un *compendium* des traditions latine, hellénistique et humaniste.

Le texte de John Nassichuk, intitulé « L'invention rhétorique dans la *Rhétorique française faite particulièrement pour le roy Henri III* de Germain Forget », revisite le lieu commun qui tend à faire de ce traité un simple dérivé de la rhétorique ramiste, en supposant que Forget, à l'instar de Ramus, fait relever l'invention de la dialectique plutôt que de la rhétorique. Or, John Nassichuk nuance cette idée toute faite, en montrant que Forget, à la différence de Du Perron et d'Amyot, est le seul des rhétoriciens royaux à proposer un traitement systématique de l'invention. En soi, le simple fait de consacrer une section de son traité à l'invention le distingue déjà des ramistes qui, dans leur traité, font l'impasse sur cette partie. Par ailleurs, la définition très large que Forget donne de l'invention rejoint celle que l'on trouvait déjà dans les traités vernaculaires depuis le début du XVI^e siècle, chez Fabri, Sebillet ou Peletier du Mans. Plutôt qu'une partie formelle et technique sur le raisonnement, la logique, les causes ou les lieux, cette définition fait de l'invention une méthode d'acquisition, par la lecture, d'un savoir encyclopédique au fondement de toutes les autres parties de la rhétorique, si bien que, pour Forget comme pour Peletier du Mans, « l'Invention est si digne, que même il y a invention à disposer : et y a invention encore en l'Elocution »⁴⁶. Ainsi, la disproportion apparente dans le traité de Forget entre l'invention, réduite à quelques lignes, et l'élocution, qui se taille la part du lion, ne serait qu'une illusion d'optique, puisque l'élocution serait le prolongement et la continuation de l'invention sur un autre plan. Enfin, la manière dont Forget conçoit l'invention comme l'acquisition d'une culture générale par la lecture des bons auteurs s'inscrirait, selon John Nassichuk, dans le prolongement d'une tradition inaugurée par la redécouverte de l'*Institution oratoire* au XV^e siècle. Cette référence implicite à Quintilien ferait de la rhétorique selon Forget, non pas une simple technique du discours persuasif, mais bien plutôt une science universelle, matrice par excellence de tous les autres savoirs.

L'étude de Roxanne Roy, intitulée « L'institution oratoire du Prince ou le savoir au service du bien dire », s'attache à situer cette formation rhétorique dans le cadre plus large des institutions du prince, si bien que l'on pourrait voir dans cet ensemble de traités une « institution oratoire du prince » avec la double référence que l'expression suppose à Quintilien et à la tradition des miroirs du prince. En effet, l'éloquence royale telle que la définissent Du Perron, Amyot et Forget, pour être véritablement efficace, doit prendre appui sur un ensemble de connaissances préalables, renouant ainsi avec l'idéal encyclopédique de formation rhétorique qui animait déjà Quintilien dans son *Institution oratoire*. Cet arrimage de l'éloquence au

savoir est incontournable, sans quoi, comme l'écrit Amyot, « ce qu'on appelleroit éloquence ne seroit a la vérité qu'une baverie indiscrete et ignorante⁴⁷ ». Or, ce savoir est dans une large mesure spécifique au monarque. Pour être éloquent, un roi doit connaître notamment l'histoire, la géographie et la généalogie des grandes familles du royaume. Une fois de plus, replacés dans cette visée encyclopédique, on voit en quoi les débats précédents de l'Académie du Palais sur la philosophie morale, la philosophie naturelle ou la logique ont pu servir de préparation aux leçons d'éloquence. Or, l'acquisition d'un tel savoir suppose une pédagogie. Celle-ci s'appuie essentiellement sur la lecture des Anciens : entre autres, Platon, Aristote, Plutarque, Cicéron, Sénèque et Pline. Il est bien sûr exclu que le roi lise par lui-même, on doit lui faire la lecture et encore dans sa langue maternelle. Ce lecteur doit en outre résumer ce que les auteurs grecs et latins ont dit à propos du thème de la lecture, puis l'illustrer d'exemples tirés de l'histoire et des fables de l'Antiquité. À son tour, l'élève royal sera appelé à rédiger un discours sur le même thème, à l'apprendre par cœur, puis à le prononcer devant son maître de rhétorique. Dans cette pédagogie, la place de l'imitation est centrale, car, comme y insiste Du Perron, « devant que s'exercer luy-mesme en œuvres de son invention, il est besoin que [l'apprenti orateur] pratique premierement les reigles de l'art, en imitant les labeurs des bons »⁴⁸. La finalité ultime de cette formation du prince est évidemment politique, car la parole éloquente est à même, souvent plus que la force, de maintenir et de renforcer l'autorité du roi. C'est dans la variation d'Amyot sur le *cedant arma togae* que se mesure sans doute le mieux l'infléchissement humaniste de la formation du prince qui ne peut plus se contenter d'être un foudre de guerre, mais qui doit en outre asseoir son autorité sur sa culture : « il survient des saisons ou la force n'a lieu aucun, et la persuasion a tout pouvoir »⁴⁹. En définitive, bien que centrés sur des considérations souvent techniques de l'art oratoire, les trois traités à l'usage de Henri III nourrissent un idéal de culture générale dans le droit fil de la *paideia* grecque, à cette nuance près que cette culture doit être au service, non du simple citoyen, mais du dirigeant politique.

Dans « Henri III épistolier : rhétorique royale de la lettre familière »⁵⁰, Luc Vaillancourt s'attache à lire la correspondance du roi à la lumière de la rhétorique épistolaire humaniste et de la notion de « faveur du roi » étudiée par Nicolas Le Roux. Bien avant les leçons d'éloquence de l'Académie du Palais et dès son accession au trône, Henri III se montre soucieux, à plus grande échelle que ses prédécesseurs, de pratiquer avec ses mignons, destinataires privilégiés de la faveur royale, le genre de la lettre familière, promue par l'humanisme comme un monument à l'amitié fraternelle. Ce recours au registre familial, bien loin de constituer une dérogeance

et d'affaiblir le royal épistolier ravalé au rang de ses sujets, s'expliquerait plutôt par la volonté de consolider ses rapports avec ses fidèles — partant sa propre autorité politique — et par la promotion de valeurs comme l'amitié fraternelle qui animent aussi son action politique. Cette correspondance, en plus de donner à lire et à comprendre d'autres facettes du personnage que celles que mettent en scène les grandes harangues officielles, constitue en outre l'une des rares sources qui suggèrent ce que pouvait être la conversation de ce roi bien disant. Bien que familière, cette correspondance n'en est pas moins clairement politique, et on aurait tort de penser qu'elle relève de ce que nous appellerions aujourd'hui le privé ou l'intime, tant la lettre sous l'Ancien Régime est le plus souvent destinée à être lue en public par une multitude de destinataires, par delà le destinataire explicite, si bien qu'il n'est pas incongru de rapprocher, comme le font les théoriciens de la lettre à l'époque, la lettre familière de la conversation mondaine. Ainsi, la mise en garde un peu théâtrale que le roi sert aux éventuels intercepteurs de sa lettre de décembre 1575 à Henri de Saint-Sulpice — « Si les huguenots prennent ceste lettre, je les vicogne tous » — donne-t-elle à lire une tout autre *persona* que celle du roi pacificateur des États Généraux de 1576, boutade probablement destinée, plutôt qu'aux huguenots, aux Guises, et cela dans le but de démontrer la fermeté du roi à l'égard des protestants.

CE DOSSIER ABORDE donc un tout nouveau territoire de recherche laissé à ce jour en friche aussi bien par les historiens du littéraire que du politique : Henri III et la rhétorique. Dans une perspective résolument interdisciplinaire, à la croisée de l'histoire de la littérature, de la rhétorique, de la pédagogie, des institutions et des représentations politiques et littéraires, les cinq articles publiés ici constituent autant d'invitations à s'engager résolument dans les nouvelles avenues ouvertes par de l'histoire de la rhétorique et le renouveau des études sur Henri III.

Bien évidemment, pour ce faire, il faudra non seulement réunir, établir, annoter, mais également étudier, analyser et interpréter l'ensemble du *corpus* qui permet de prendre la mesure de l'idéal de la toute-puissance de la parole éloquente, défendu et parfois incarné par Henri III, à savoir : 1) les trois traités de rhétorique à l'usage du monarque ; 2) l'ensemble des discours et des harangues, conservés, de Henri III ; 3) les traductions de ces harangues lorsqu'elles existent ; 4) un choix de lettres politiques et familières ; 5) les témoignages sur l'éloquence de Henri III dans les différents contextes où elle s'est manifestée.

Il est temps de saisir enfin dans sa totalité ce phénomène divers et ondoyant, multiple dans ses manifestations comme le relève Du Perron dans son discours

inaugural, lorsqu'il définit le champ d'application de la rhétorique à l'usage de Henri III et de sa noblesse :

Il y a, comme nous avons dit, les harangues et oraisons publiques, dont les Gentils-hommes un peu avancez en la cognoissance des affaires, se peuvent mesler ; [...] il y a les propos communs, soit avec ceux de nostre sexe, soit avec les honnestes femmes ; il y a les discours par escrit, il y a les lettres familiares à nos amis⁵¹.

C'est seulement à cette condition que nous pourrions prendre la pleine mesure de cette éloquence royale marquée au coin de l'humanisme de la Renaissance⁵².

Notes

1. Pierre Chevallier, *Henri III roi shakespearien*, Paris, Fayard, 1985, p. 390.
2. Philippe Erlanger, *Henri III*, Paris, Gallimard, 1948, p. 61.
3. *Projet de l'éloquence royale, composé pour Henry III, roi de France, par Jacques Amyot, Évêque d'Auxerre, Grand Aumônier de France, etc. D'après le Manuscrit autographe de l'Auteur*, Versailles et Paris, Imprimerie de Ph.-D. Pierres et Chez Lamy, Libraire, 1805, p. 28. Cette édition est disponible en fac-similé dans Gallica.
4. Pierre Chevallier, *ouvr. cité*, p. 391.
5. Pour l'attribution, voir Pierre Chevallier, *ouvr. cité*, p. 392 ; pour la citation, Pierre Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, nouvelle édition, augmentée de notes extraites de Chauffepié, Joly, La Monnoie, L.-J. Leclerc, Leduchat, Prosper Marchand, etc., Paris, Desoer, 1820, tome VIII, p. 43.
6. François de Mézeray, *Histoire de France, depuis Faramond jusqu'au règne de Louis le Juste*, Paris, Denis Thierry, Jean Guignard et Claude Barbin, 1685, tome III, p. 799.
7. *Projet de l'éloquence royale*, *ouvr. cité*, p. 30–31.
8. À ce propos, voir l'article de Marie-Madeleine Fragonard, « Stratégie de la diffamation et poétique du monstrueux : d'Aubigné et Henri III », dans Robert Sauzet (sous la dir. de), *Henri III et son temps*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1992, p. 47–55.
9. Léon Feugère, *Caractères et portraits littéraires du XVI^e siècle*, Paris, Didier, 1859, tome II, p. 318.
10. Agrippa d'Aubigné, *Œuvres*, texte établi par Henri Weber et annoté par Henri Weber, Jacques Bailbé et Marguerite Soulié, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1969, p. 861.
11. Pierre de L'Estoile, *Registre-journal du règne de Henri III*, édité avec une introduction et des notes par Madeleine Lazard et Gilbert Schrenck, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 2001, tome V, p. 259–260.

12. Pierre de L'Estoile, *Registre-journal du règne de Henri III*, édité avec une introduction et des notes accompagné de tables généales par Madeleine Lazard et Gilbert Schrenck, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 2003, tome VI, p. 78.
13. Marc Fumaroli, *L'Âge de l'éloquence. Rhétorique et « res literaria » de la Renaissance au seuil de l'époque classique* [1980], Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité », n° 4, 1994, p. 494.
14. Il s'agit d'un extrait de la première lettre du livre XIII, cité dans Pierre de l'Estoile, *Registre-journal de Henri III*, édition de MM. Champollion-Figeac et Aimé Champollion fils, Paris, chez l'éditeur du commentaire analytique du code civil, coll. « Mémoires pour servir à l'histoire de France », 1837, première partie du tome premier, p. 264, note 1.
15. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, texte intégral établi et annoté par Antoine Adam, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1960, tome I, p. 38.
16. Pierre Chevallier, ouvr. cité, p. 391.
17. Cette lettre est conservée à la Bibliothèque nationale de France, parmi les manuscrits français, sous la cote N.A. 5128 : 2. Nous la citons ici d'après Bruno Petey-Girard, « L'esthétique spirituelle dans les oratoires royaux », dans Isabelle de Conihout, Jean-François Maillard et Guy Poirier (sous la dir. de), *Henri III mécène des arts, des sciences et de lettres*, préface de Marc Fumaroli, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2006, p. 170.
18. Robert J. Sealy, *The Palace Academy of Henry III*, Genève, Droz, coll. « Travaux d'Humanisme et Renaissance », 1981, p. 153–166.
19. *Harangue prononcée par le Roy en l'Assemblée generale de ses Estatz en la ville de Bloys le Jeudy sixiesme jour de Decembre 1576*, Paris, Jean de Lastre, 1576.
20. *Oratio Henrici III. Galliae ac Poloniae Regis, gallice, summa cum actionis dignitate Comitibus habita, in praeclara et Regum altrice Blesiorum urbe : Ad tres Gallici populi praecipuos ordines, 1576. octavo Idus Decembr.*, traduction de Benoît de Flandrois, Paris, Federic Morel, 1577 ; *Henrici III, Galliae et Poloniae regis invictissimi, oratio, Blesiis habita, in concilio trium ordinum regni gallici, oct. id. decemb. 1576*, traduction d'Antoine Favre, Paris, Denis du Pré, 1577.
21. Entre autres : *La Harangue faite par le Roy Henry troisieme, de France et de Polongne, à l'ouverture de l'assemblee des Trois Estats generaux de son Royaume, en sa ville de Bloys, le seiziesme jour d'Octobre, 1588*, Lyon, Jean Pillehotte, 1588 ; *Harangue ou Proposition du Roy, Celle de monsieur le Garde des Sceaux. Les remerciemens faicts à sa Majesté par Messieurs l'Archevesque de Bourges pour le Clergé. Le Baron de Senecey pour la Noblesse, et le Prevost des Marchans de la ville de Paris pour le tiers Estat : le tout prononcé à l'assemblée des trois Estats generaux de son Royaume en sa ville de Blois, les xvi. et xviii. jours d'Octobre, et autres suyvans 1588, Avec la Declaration de sa Majesté sur son Edict de l'Union de tous ses subjects Catholiques*, Troyes, Claude Garnier, 1588.
22. Jacqueline Boucher, *Société et mentalités autour de Henri III* [1977], Paris, Honoré Champion, 2007, p. 702–705 ; Pierre Chevallier, ouvr. cité, p. 490.

23. Jacqueline Boucher, *Société et mentalités autour de Henri III*, ouvr. cité, p. 42–48 ; Pierre Chevallier, ouvr. cité, p. 390–393.
24. Jean-François Solnon, *Henri III*, Paris, Perrin, 2001.
25. Alexandre Cioranescu, *Vie de Jacques Amyot*, Paris et Genève, Droz, 1941, p. 136–139.
26. Marc Fumaroli, *L'Âge de l'éloquence*, ouvr. cité, p. 494–496.
27. Robert J. Sealy, ouvr. cité, p. 153–166. Évidemment, Sealy prend appui sur l'ouvrage pionnier de Frances A. Yates, *The French Academies of the Sixteenth Century*, Londres, The Warburg Institute, 1947. À ces trois rhétoriques, cet ouvrage ne fait toutefois qu'une brève allusion.
28. Alex Gordon, *Ronsard et la rhétorique*, Genève, Droz, coll. « Travaux d'Humanisme et Renaissance », 1970, p. 16–17 ; Raymond Lebègue, « La tragédie française au XVI^e siècle », *Revue des cours et conférences*, XXXIII, n^o 2, 30 juin 1932, p. 541–542.
29. Alex Gordon, « Ramist Influence in Germain Forget's *Rhetorique françoise faicte particulièrement pour le roy Henry troiziesme* (1583) », *Romance Notes*, n^o 23, 1982–1983, p. 258–263.
30. Kees Meerhoff, *Rhétorique et poétique au XVI^e siècle : Du Bellay, Ramus et les autres*, Leyde, E. J. Brill, 1986, p. 257–261.
31. Jacques Amyot, *Projet d'éloquence royale*, préface de Philippe-Joseph Salazar, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Le corps éloquent », 1992. Le titre lui-même est modernisé, puisque le titre originel semble avoir été *Projet de l'éloquence royale* avec l'article défini.
32. Jacques Davy Du Perron, « Traité de l'éloquence », dans *L'art de parler. Anthologie des manuels d'éloquence*, édition de Philippe-Joseph Salazar, Paris, Klincksieck, coll. « Cadratin », 2003, p. 134–145.
33. *Projet de l'éloquence royale*, ouvr. cité, p. vi-vii.
34. *Precetti di rettorica scritti per Enrico III re di Francia*, édition de Giulio Camus, Modène, Antica Tipografia Soliani, 1887.
35. Marc Fumaroli (sous la dir. de), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne 1450–1950*, Paris, Presses universitaires de France, 1999.
36. Il faut noter l'heureuse exception de l'article modèle d'Eva Kushner, « Pontus de Tyard, professeur de rhétorique? » dans le collectif *Henri III mécène* (ouvr. cité, p. 160–167), qui situe le recueil de *Modèles de phrases* du poète des *Erreurs amoureuses* dans le prolongement de la formation oratoire reçue à l'Académie du Palais.
37. Jacqueline Boucher, *La cour de Henri III*, Rennes, Ouest France, coll. « De mémoire d'homme », 1992.
38. Isabelle de Conihout, Jean-François Maillard et Guy Poirier (sous la dir. de), *Henri III mécène des arts, des sciences et de lettres*, ouvr. cité.
39. Nicolas Le Roux, *La Faveur du roi. Mignons et courtisans au temps des derniers Valois (vers 1547–vers 1589)*, Seyssel, Champ Vallon, 2001.
40. Xavier Le Person, « *Pratiques* » et « *practiqueurs* ». *La vie politique à la fin du règne de Henri III*, Genève, Droz, coll. « Travaux d'Humanisme et Renaissance », 2002.

41. Nicolas Le Roux, *Un régicide au nom de Dieu. L'assassinat de Henri III, 1^{er} août 1589*, Paris, Gallimard, coll. « Les journées qui ont fait la France », 2006.
42. Jacques Amyot, *Projet d'éloquence royale*, préface de Philippe-Joseph Salazar, ouvr. cité, p. 38, note 7.
43. *Projet de l'éloquence royale*, ouvr. cité, p. 21.
44. Jacques Davy Du Perron, « Avant-Discours de Rhetorique, ou Traitté de l'éloquence », dans *Œuvres diverses*, Paris, Pierre Chaudiere, 1633, p. 763–764.
45. *Projet de l'éloquence royale*, ouvr. cité, p. 1.
46. *Traité de poétique et de rhétorique à la Renaissance*, édition de Francis Goyet, Paris, Livre de Poche, 1990, p. 252.
47. *Projet de l'éloquence royale*, ouvr. cité, p. 27.
48. Jacques Davy Du Perron, « Avant-Discours de Rhetorique, ou Traitté de l'éloquence », ouvr. cité, p. 768.
49. *Projet de l'éloquence royale*, ouvr. cité, p. 5.
50. Cet article est tiré de la communication pour laquelle Luc Vaillancourt a remporté le Prix Montaigne de la Société canadienne d'études de la Renaissance en 2008.
51. Jacques Davy Du Perron, « Avant-Discours de Rhetorique, ou Traitté de l'éloquence », ouvr. cité, p. 764.
52. Ce dossier s'inscrit en fait dans un projet plus vaste, financé par une subvention ordinaire de recherche du CRSH, sur Henri III et la rhétorique, sous la direction de Claude La Charité et réunissant Pascal Bastien (U. du Québec à Montréal), Guy Poirier (U. of Waterloo), Roxanne Roy (U. du Québec à Rimouski) et Luc Vaillancourt (U. du Québec à Chicoutimi). Cette équipe travaille à établir, éditer et étudier l'ensemble du *corpus* oratoire de Henri III, aussi bien les traités de rhétorique à son usage que les harangues, les lettres familières et les différents témoignages sur l'éloquence du roi.